D’une certaine insolence

des chrétiens dans le débat public

Dans les variations auxquelles je vais me livrer, au terme de cette journée de réflexion sur « les chrétiens dans le débat public », je m’éloignerai de ce qui fait aujourd’hui débat pour m’intéresser, davantage qu’au contenu, au « signifiant », je veux dire aux conditions et aux modalités d’énonciation d’une parole chrétienne dans l’espace public de notre démocratie laïque et pluraliste.

L’insolence dont il est question dans mon titre n’annonce pas un plaidoyer en faveur de la transgression des règles du débat qui sont dictées à l’Eglise par le principe de laïcité de la société démocratique. Il ne s’agit même pas d’en appeler à je ne sais quel prétendu franc-parler, comme s’il nous fallait participer au concours d’impertinence auquel se livrent les animateurs de la scène médiatique. Je garde au mot insolence la modestie de sa signification étymologique : est insolent celui qui manque d’habitude et qui de ce fait – c’est moi qui ajoute - est quelque peu maladroit et décalé par rapport aux postures convenues. L’insolence se reconnait à la maladresse des audaces qu’elle s’autorise !

Il me semble que l’attitude de l’Eglise dans le débat public ne peut être faite que d’humilité et d’audace :

. *l’humilité* de celui qui « n’a pas l’habitude » et qui, en l’occurrence, manque de familiarité avec une culture qui

n'emprunte plus ses références, ses codes, ses modes de fonctionnement ;

. *l'audace* de celui qui n'a aucune raison de se laisser intimider par l'idéologie communicationnelle et de se laisser assourdir par le brouhaha médiatique. Une audace redoublée par sa foi en un Evangile toujours neuf, une bonne nouvelle qui avant d'être consignée dans un livre a surgi du tombeau comme parole vive, proclamée, échangée, livrée à la merci des passants.

D'une certaine insolence, donc, *des chrétiens dans le débat public.* Vous me pardonnerez la coquetterie quelque peu narcissique de ce titre qui fait allusion à un petit livre que j'ai écrit naguère. J'y ai retrouvé d'ailleurs quelques lignes qui auraient dû m'inciter à récuser l'invitation qui m'a été faite à prendre la parole, puisque j'y confessais mon rêve d'un grand Sabbat silencieux, d'un Samedi Saint d'un an au cours duquel l'Eglise entière renoncerait à toute déclaration, à tout discours, à tout commentaire, à toute publication. Auto-citation donc, toute honte bue : *« ... Ce serait une manière de désactiver toutes les langues de bois et de se déshabituer des discours convenus, de réapprendre ce "bégaiement vital" dont parle Deleuze à propos de la philosophie et de consentir à ce que Frédéric Boyer appelle "l'imperfection glorieuse du discours amoureux". Le silence enfin pour que s'interrompe le rabâchage religieux, le ressassement des formules, des phrases, des paraphrases qui ne servent qu'à rassurer ceux qui les prononcent et leur faire oublier*

à quel océan d'incompréhension et d'indifférence elles sont vouées.[1] »

Et puisque Gilles Deleuze fait une apparition dans ce texte, je pourrais aussi rappeler les propos iconoclastes qu'il tient dans *Qu'est-ce que la philosophie ?* :

« Tout philosophe s'enfuit quand il entend la phrase : on va discuter un peu. Les discussions sont bonnes pour les tables rondes, mais c'est sur une autre table que la philosophie jette ses dés chiffrés. Les discussions, le moins qu'on puisse dire est qu'elles ne feraient pas avancer le travail, puisque les interlocuteurs ne parlent jamais de la même chose. Que quelqu'un ait tel avis, et pense ceci plutôt que cela, qu'est-ce que ça peut faire à la philosophie, tant que les problèmes en jeu ne sont pas dits ? Et quand ils sont dits, il ne s'agit plus de discuter, mais de créer d'indiscutables concepts pour le problème qu'on s'est assigné. La communication vient toujours trop tôt ou trop tard, et la conversation, toujours en trop, par rapport à créer (…) Ceux qui critiquent sans créer, ceux qui se contentent de défendre l'évanoui sans savoir lui donner des forces de revenir à la vie, ceux-là sont la plaie de la philosophie. Ils sont animés par le ressentiment tous ces discuteurs, tous ces communicateurs. Ils ne parlent que d'eux-mêmes en faisant s'affronter des généralités creuses. La philosophie a horreur des discussions. Elle a toujours autre chose à faire. Le débat lui est insupportable, non pas parce que elle est trop sûre d'elle : au contraire ce sont ses incertitudes qui l'entraînent dans d'autres voies plus solitaires.[2] »

---

[1] *Petit christianisme d'insolence*, Bayard, 2004, p. 20.
[2] Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie* ? Minuit, 1991, p. 33-33.

Peut-être pourrait-on dire la même chose de la théologie … Mais rassurez vous, je ne vais pas plaider pour le retrait des chrétiens dans un orgueilleux quant à soi ni pour celui des théologiens dans un impénétrable soliloque. Même s'il faut bien rappeler que toute parole vraie naît du silence et de la méditation, de l'étude et de la réflexion. Il y va du sérieux et de la vérité des débats dans lesquels nous sommes engagés.

Le débat est constitutif de la mission de l'Eglise et du témoignage des chrétiens.

Pour lever tout soupçon de scepticisme, je voudrais le redire avec force : l'échange, le dialogue, le débat, la confrontation constituent une nécessité qui est intrinsèque à la mission de l'Eglise car la Parole de Dieu dont elle est redevable à l'humanité est en réalité la « conversation » de Dieu avec son peuple, Dieu qui « s'adresse aux hommes comme à des amis » et qui « s'entretient avec eux » pour leur partager sa vie.

Vous aurez reconnu là les mots de la fameuse introduction de *Dei Verbum* et cette thématique de la conversation reprise par Paul VI dans *Eclesiam Suam* pour dire que l'Eglise a à se faire conversation : « On ne sauve pas le monde du dehors. Il faut avant même de parler, écouter la voix et plus encore le cœur de l'homme ; le comprendre et, autant que possible, le respecter … Le climat du dialogue, c'est l'amitié. »

Vécue comme « amitié ouverte », l'Eglise est créatrice de lien dans la société démocratique dont on a pu dire que la figure de l'amitié en était l'anticipation. L'amitié, figure d'un corps social capable d'articuler le respect de la liberté et l'exigence de communication.

Pourquoi voudrait-on qu'il y ait opposition entre cette volonté d'un dialogue amical et l'affirmation de son identité ? Au contraire, la rencontre de l'altérité (de l'incroyance, de l'indifférence, d'une autre religion, ou de quelque conviction qu'il s'agisse), loin de faire courir aux chrétiens le risque de se perdre, les fait se retrouver dans leur différence de croyants et les autorise à dire ce qu'ils croient, les conduisant ainsi « à vaincre des préjugés invétérés, à réviser des idées préconçues et même parfois à accepter que la compréhension de leur foi soit purifiée », comme le dit le document de référence pour le dialogue interreligieux, *Dialogue et annonce*. Et je pense qu'il n'est pas interdit de renverser le propos et de considérer que ceux qui ne partagent pas les points de vue de l'Eglise peuvent aussi, à son contact, être amenés à réviser leurs préjugés ou leur propre dogmatisme.

Ce qui m'amène à dire que l'intervention de l'Eglise sur la scène publique et sa participation au débat démocratique s'avèrent être aussi une nécessité pour la vie démocratique. Il n'est peut-être pas excessif de penser que l'Eglise est, ou tout au moins peut devenir, un de ces aiguillons dont la démocratie a besoin pour ouvrir les principes de liberté ou d'égalité qui la gouvernent aux exigences de la fraternité sans laquelle elle s'expose au péril du repli des uns et de l'exclusion des autres. S'il est vrai que le christianisme est « la religion de la sortie de la religion » (Marcel Gauchet), il n'est peut-être pas improbable que la société moderne, désormais émancipée de sa tutelle, ait besoin de la religion comme de cet « autre » qui la conteste et la stimule, et au premier chef, de l'Eglise par laquelle passe son rapport à ce qui la fonde.

Pourquoi, en retour, le christianisme aime-il la démocratie ? Voici l'excellente réponse que le P Miguel Roland-Gosselin donnait récemment à cette question : *« Notre Dieu, loin d'occuper toute la place sur la scène publique – tentation musulmane ? -, est au contraire un Dieu qui se retient pour que nous construisions peu à peu notre histoire. Il s'en remet aux relations sociales dans le respect premier des personnes. Mesurons-nous l'honneur qu'il nous fait ainsi ? Autant la doctrine sociale de l'Eglise nous alerte sur les fragilités de la démocratie, à commencer par le « relativisme éthique » (cf.* Compendium, *n° 407), autant elle se garde de lui opposer quelque autre système vers lequel il conviendrait, le cas échéant de basculer. La démocratie est un jeu difficile, hasardeux, mais s'y tenir fait honneur à l'homme, et à Dieu.*[3] »

Ils n'en reste pas moins que la parole de l'Eglise et le témoignage des chrétiens, s'ils sont authentiquement évangéliques, seront toujours difficiles à recevoir, toujours à contre-courant des logiques mondaines. En grec c'est le même mot qui dit le témoin et le martyr. Quiconque annonce publiquement l'Evangile d'un Dieu crucifié doit s'attendre à susciter le refus, le mépris ou l'indifférence. L'échec et la contradiction font partie du programme de communication de l'Eglise du Christ. Je dis cela avec une certaine prudence pour ne pas donner raison à ceux qui, dans le confort de leur bureau, en appellent au soulèvement et à la désobéissance civile et incitent leurs troupes au martyre. Cette surchauffe du radicalisme évangélique ne sert qu'à dissimuler le plus souvent leur incompétence et à déguiser leur impuissance.

[3]« Jeunes "veilleurs". Une pédagogie spirituelle après la loi Taubira », *Christus*, oct. 2013, n° 240.

Voilà pour les principes fondamentaux : légitimité et nécessité de l'expression publique de la parole croyante, au risque de la contradiction. Mais on ne peut ignorer les transformations socio-culturelles et religieuses qui les mettent à mal aujourd'hui.

Les nouveaux défis à relever :

1. *Le devenir minoritaire de l'Eglise* et sa perte de surface et d'influence dans la société. Je vous épargne les considérations qu'il faudrait faire ici sur la sécularisation, parce que je n'en ai pas le temps, mais aussi parce qu'elles sont devenues des lieux communs tellement ressassés par la vulgate sociologico-médiatique que nous avons fini par les intérioriser. La sécularisation est un phénomène historique extrêmement complexe qu'on a tendance à simplifier jusqu'à la caricature, les uns pour en faire un épouvantail anti-moderne et n'y voir que l'œuvre du diable qui justifie une offensive contre-culturelle du christianisme,et les autres qui tiennent cet effacement pour une grâce, celle de l'accomplissement kénotique du christianisme.

Tout cela pour dire que, sans renoncer à la lucidité de l'analyse, nous devrions avoir à cœur de ne pas nous laisser déterminer de l'extérieur et « réciter d'avance » par des explications toutes faites et des concepts fantoches qui finissent par nous empêcher de penser, de parler et d'agir.

Non pas pour prendre la pose de ceux qui croient tout savoir, mais pour offrir en partage les trésors de notre savoir-croire si j'ose dire, de notre savoir-faire et de notre savoir-vivre en Eglise, et pour attester que le christianisme, en tant que foi, loin d'être une limitation de la raison humaine, s'offre à elle comme chemin d'intelligence, de vie et d'accomplissement.

En un mot, il est temps que nous parvenions à « la maturité de notre minorité », pour parler comme François Cassingena-Trévedy.

2. Second phénomène qui modifie les conditions du débat démocratique et constitue un défi pour l'Eglise, c'est *l'hypermédiatisation et « l'extension numérique » du réel*. Il suffit d'écouter les conversations pour se rendre compte que les nouveaux outils de communication sont devenus eux-mêmes objet de conversations et de débats, que le débat politique a tendance à se dissoudre dans la communication et la pensée dans les « éléments de langage ».

L'Eglise joue le jeu vaille que vaille de cette grande foire communicationnelle. Elle a ses radios et sa télévision, le pape twitte et téléphone, la Conférence des Evêques a son site, les jeunes prêtres bloggent sans modération, les théologiens mettent leurs cours en ligne, les catholiques se mobilisent via les réseaux sociaux.

L'Eglise et les chrétiens se doivent bien entendu d'utiliser les nouveaux moyens de communication pour n'être pas hors-jeu. Mais d'une certaine manière à ce jeu-là ils seront toujours perdants et leur parole ne sera jamais en phase avec la redoutable logique binaire des médias qui fonctionnent à l'événementiel et réclament l'immédiateté d'un message réduit à l'état d'un slogan. A cet égard, on pourrait souhaiter que l'Eglise qui intervient si volontiers sur les questions d'éthique initie un débat sur « l'éthique de la pensée », sur les conditions de sa pratique et de sa maturation, à savoir : la patience du concept, l'art de la nuance et l'exercice de la mémoire.

En tout cas, la plus grande illusion serait de céder aux séductions médiatiques et aux nouvelles ivresses du numérique. Car « si en théorie, Internet devrait être un lieu parfait de débats ouverts à tous, menant vers tous et assumant le rôle de l'agora de la Grèce antique », en réalité - et ce sont des praticiens du numérique qui le disent -, « l'univers numérique est un monde social sans frictions où l'on se croise sans se voir ni se toucher, sans partager de mémoire collective … une vie publique en haut débit mais dispersée sur un réseau immense[4] », soumise à une accélération qui essouffle les institutions, et perturbe le temps de la vie démocratique, escamote le temps du débat, le temps de la maturation, le temps de la légifération, le temps de la mise en œuvre.

Internet a bien sûr revitalisé la sphère publique en réintroduisant les éléments de discussion qui font défaut dans l'audiovisuel classique. Mais « dans la prolifération de ses contenus, dans le fait que l'on peut intervenir après chaque propos et pour commenter toute décision, Internet est l'outil de la polyarchie. Un outil si riche et si vif qu'il peut tourner à la foire.[5] »

Sans compter que l'hypermodernité numérique profite à ce qu'il y a de plus conservateur et de plus fondamentaliste dans la société et dans l'Eglise, que les pires vieilleries de la religion peuvent être recyclées et parodiées par les jeunes générations et que toutes les « sensibilités » peuvent cohabiter dans une tolérance d'autant plus grande qu'elle n'est que le cache-sexe d'un relativisme et d'un individualisme généralisés.

---

[4]Jean-François Fogel et Bruno Patino, *La condition numérique*, Grasset, 2013, p. 164.
[5]*Ibid*., p. 171.

3. *La crise de l'institutionnalité*.

Les responsables de l'Eglise se plaignent souvent de l'ostracisme des médias. L'Eglise n'a guère la parole mais elle fait parler d'elle. Il suffit de se souvenir des grandes séquences récentes de l'actualité religieuse : pédophilie, mariage pour tous, élection du Pape François, JMJ de Rio, Assise … L'Eglise en somme *fait jaser*, mais elle ne parvient plus guère à *jaser* au sens que donnent nos cousins québécois à ce verbe : parler ensemble, causer. Les interlocuteurs lui font défaut.

Une des raisons de cette difficulté à *s'entendre* au sens premier du terme, outre le brouhaha médiatique, c'est le brouillage de la visibilité institutionnelle de l'Eglise, conséquence de sa dissémination territoriale et du développement d'une socialité chrétienne en réseaux. Pour parler comme Danièle Hervieu-Léger, disons que l'Eglise est en mal d'institutionnalité. La privatisation de la foi et la désinstitutionnalisation des croyances aboutit de surcroît à un brouillage du régime d'autorité de l'Eglise et des degrés d'autorité de ses prises de parole : les petites phrases ont plus de poids qu'une Encyclique, le Pape est devenu un curé universel à l'heure où plus personne ne connaît le curé du canton….

4. *Déculturation/exculturation.*

« L'incompréhension dont l'Eglise a le sentiment d'être aujourd'hui injustement entourée, ne procède pas tant, comme certains l'affirment, d'un mépris pour la religion majoritaire et d'une volonté délibérée des médias de travestir le visage de

l'institution. Elle tient à l'épuisement d'une identité qui a perdu son ancrage dans une culture commune longtemps partagée au-delà du groupe amenuisé de ses fidèles.[6] »C'est ce socle culturel commun qui s'est effrité, non pas seulement sous l'effet d'une déculturation religieuse de la société française mais d'une véritable déliaison que Hervieu-Léger a analysé sur le terme d'*exculturation* du catholicisme.

L'effacement sur la scène médiatique de la figure de l'intellectuel catholique en est un symptôme. Non pas qu'il n'y ait plus d'intellectuels catholiques, mais ils se font voler la vedette par des petits maîtres, des demi-savants, des experts auto-proclamés, quand ce n'est pas par des pitres ou des personnages sulfureux.

Les conditions du débat.

Je voudrais en ce troisième temps suggérer à quelles conditions l'Eglise institutionnelle et avec elle tous les chrétiens pourraient parvenir à s'inscrire avec plus de justesse dans le débat public.

1. *L'écoute attentive* de la complexité du réel et des mutations du monde, des situations inédites et des événements à propos desquels précisément on entend se prononcer.

Il s'agit d'abord de se prémunir contre tout ce qui empêche le débat : les déclarations péremptoires, les simplismes moralisateurs, les indignations sans lendemain, les improvisations de l'incompétence, la réactivité purement émotionnelle, la

[6] Danièle Hervieu-Léger, *Catholicisme, la fin d'un monde*, Bayard, 2003, p. 310.

crispation idéologique, le prophétisme paranoïaque, les facilités de la spiritualisation, etc…

Débattre et prendre position supposent le préambule de l'écoute , attentive, lucide, informée, active, des autres points de vue, la prise en compte de la complexité des mutations anthropologiques, l'intelligence des situations humaines. C'est la condition *sine qua non* du discernement qui permettra l'élaboration d'une parole publique. Compte tenu des perplexités et des incertitudes que provoque la complexité du monde dans la conscience contemporaine, ne reviendrait-il pas aux chrétiens , aux communautés chrétiennes, plutôt que d'intervenir de façon réactive, de « proposer le débat », d'en prendre l'initiative, en particulier dans ces espaces tiers, ces « zones franches » où se retrouvent au coude-à-coude croyants et incroyants, hommes et femmes de bonne volonté, comme on disait autrefois, et qui s'interrogent et se battent quotidiennement pour faire advenir un monde plus respirable, plus beau, plus juste, plus fraternel.

2. *Seconde exigence : celle du débat intra-ecclésial*.

Cet effort d'écoute et de compréhension entraîne l'Eglise à un débat avec elle-même. Les chrétiens ne sauraient revendiquer le droit à participer à la discussion publique s'ils se refusaient à débattre entre eux. Il ne s'agit pas simplement de prendre acte, dans une pieuse indifférence, de nos différences et de nos différends, mais de s'exercer à la remise en cause réciproque, à l'approfondissement de nos opinions et de nos attitudes, à un travail collectif de discernement. Trop de questions entre chrétiens restent silencieuses, comme si le dialogue était considéré comme dangereux et inutile. Comment pourrait-on

accepter le risque de s'affronter aux opinions publiques si nous n'acceptions pas les confrontations en interne ? C'est l'instruction pastorale de 1971, *Communio et progressio* qui disait que « ce dialogue à l'intérieur de l'Eglise ne porte préjudice ni à son unité ni à la solidarité des croyants. Il peut donc favoriser, par libre jeu des opinions, la rencontre des courants de pensée et la convergence des esprits ».

Une Eglise en débat, c'est une Eglise qui ne cède pas trop vite « aux vérités massives portées par certains courants », une Eglise qui précisément n'est pas un courant aux idées arrêtées, mais comme le dit encore le P. Roland-Gosselin « un corps habité et travaillé par l'Esprit, chargé d'innerver la société dans toutes ses ramifications et complexités[7] ».

3. La troisième exigence - mais c'est par là que j'aurais dû commencer -, c'est de ne jamais perdre de vue la visée et l'horizon de toute parole ecclésiale dans l'espace public : *l'annonce d'un Evangile de salut*, l'annonce d'une bonne nouvelle pour tous. Car c'est bien la question du salut de l'humanité qui est engagée dans la parole publique de l'Eglise et non pas la sauvegarde de ses intérêts. Quand bien même il est de sa responsabilité d'intervenir dans les questions éthiques et d'apporter sa contribution à la délibération, le rôle de l'Eglise ne se confond pas avec son magistère moral ; il lui revient d'ouvrir l'espace public à la dimension de ce qui excède toute législation : la gratuité du don, la liberté de l'Esprit, le désir de l'absolu.

[7] Miguel Roland-Gosselin, *op.cit*., p.171.

4. Autre exigence qui n'est pas la moindre : *le travail sur la langue.*

Si l'Eglise en tant qu'institution et chaque chrétien, dans le témoignage qu'il cherche à rendre à la vérité de sa foi, veulent se faire entendre dans le concert quelque peu discordant des opinions, des idées, des idéologies, s'ils veulent que leur parole soit audible, compréhensible, et crédible, il faudrait qu'ils cessent de réciter leur leçon, qu'ils réinventent l'allégresse des vieux mots de leur tradition, qu'ils en inventent de nouveaux, qu'il rendent la parole à la langue, si j'ose dire. Car je considère que l'un des offices des chrétiens dans le monde, c'est la garde du langage, au nom même de l'incarnation du Verbe qu'ils professent.

Les chrétiens ont quelques raisons d'être les obligés de la langue, cette langue qu'on cherche à dévitaliser pour mieux la domestiquer, la calibrer, la codifier, l'instrumentaliser, quand il faudrait la rendre digne de la parole qui en elle peut se dire.

Il ne faudrait pas oublier le cruel avertissement qu'adressait Jean Baudrillard à « ceux qui ne parlent que de dépassement et de transformation du monde alors qu'ils sont incapables de transfigurer leur propre langue[8] ».

Et cette autre remarque de Bruno Latour : « Pour éviter que la pensée ne soit relative - au sens de Ponce Pilate - , on a oublié en cours de route de la rendre relative au langage de ceux qui devaient l'entendre.[9] »

---

[8] Jean Baudrillard, *La pensée radicale*, Sens et Tonka éditeurs, 1994, p.31.

[9] Bruno Latour, *Jubiler – ou les tourments de la parole religieuse*, Les empêcheurs de penser en rond, 2002, p.196.

L'évangélisation du débat.

Le christianisme, en tant qu'Evangile, est un acte de communication. Bonne Nouvelle du Salut, il ne l'est que dans un geste de salutation comme le suggère au seuil de l'Evangile la salutation de l'ange à Marie. Il est parole adressée, parole transmise et en cela même il est déjà promesse de salut, car tant qu'il y a la parole, il ne peut y avoir d'enfer, de huis-clos absolu. « Saluer autrui, dit Levinas, c'est déjà répondre de lui. » Quand ils se saluent et rendent ainsi le monde commun, les hommes « se sauvent ».

Le contenu du message chrétien, c'est-à-dire l'Evangile de Jésus-Christ, pour le dire d'un mot, est inséparable de la manière d'en rendre compte, de le dire dans la salutation et l'échange qui fondent et structurent la société humaine. Et ce qui fait la nouveauté de cette Bonne Nouvelle, de ce Nouveau Testament, ce n'est pas seulement de s'arracher à l'Ancien mais de s'adresser à tous, d'ouvrir l'espace d'une communication universelle, avec le juif et le païen. C'est ainsi que Joseph Caillot, dans un livre qu'il faudrait relire, en vient à dire que si le christianisme est communication du Salut, il est du même mouvement Salut de la communication, bonne nouvelle pour la communication elle-même.

Dans ce livre intitulé *L'Evangile de la communication*, Joseph Caillot s'interroge sur la signification théologique de l'épistolarité du Nouveau Testament, sur le fait que la tradition chrétienne soit fondée massivement sur des Lettres anonymes ou signées, encycliques publiques ou correspondance personnelle. « Sous la contingence de l'épistolarité affleure, écrit-il, l'inexorable nécessité de la communication ». Elle instaure un

nouveau monde de fraternité et inscrit le message dans la logique de l'entretien, elle manifeste « quelque chose comme une liberté publique du désir … née de la Résurrection et permettant d'aborder, de traiter, d'échanger tous les « sujets » avec hardiesse[10] ».

Tout cela revient à dire que l'énoncé du message est inséparable de son mode d'énonciation et donc qu'on ne peut évangéliser qu'évangéliquement, qu'on ne peut proposer le Salut que dans le geste de la salutation. Il s'agit de tendre vers une juste adéquation entre le fond et la forme. Cette adéquation définit ce qu'on appelle un style.

Permettez-moi de m'arrêter sur cette notion de style, car ce qui me semble être en jeu dans la question qui nous occupe, c'est bien la recherche d'un nouveau style ecclésial de vie, de parole et de communication capable de faire sens, comme on dit, d'être pertinent jusqu'à l'impertinence, dans la culture contemporaine. D'ailleurs, on sent bien que le catholicisme en Europe est en quête d'un nouveau style de présence et de parole. Commentant les faits et gestes du Pape François, les médias ne cessent de parler du « nouveau style » qu'il est en train d'imposer. La même expression revient chez les observateurs, quand il s'agit d'analyser les pratiques que promeuvent les « veilleurs » : le silence, l'immobilité, la non-violence, le recours aux textes littéraires … De surcroît, Christoph Théobald a élevé à la dignité théologique le concept de style en définissant *le christianisme comme style.*

Prise au premier degré cette définition pourrait avoir de quoi inquiéter. En effet, à vouloir définir le christianisme comme style,

[10] Joseph Caillot, *l'Evangile de la communication*, Cerf, 1989, « Cogitatio Fidei » n° 152, p. 247.

n'encourt-on pas le risque de son émiettement dans le relativisme qui fera dire « A chacun son style » et dans le subjectivisme : « J'y crois non pas parce que c'est vrai, mais parce que c'est beau, intéressant, ça donne du sens » ? Moyennant quoi la foi chrétienne finit par perdre toute objectivité, toute normativité, et se soustrait en quelque sorte au débat. Autre objection : en définissant le christianisme en termes de style, ne cédons-nous pas aux mirages de l'hypermédiatisation de notre monde où priment le code, l'apparence, l'image ? Esthétiser le christianisme pour le rendre acceptable ! Cela dit, si nous ne voulons pas que le christianisme se réduise à un système dogmatique, à une morale répressive, à une esthétique sulpicienne, et donc à une passion triste, il faut qu'il puisse répondre non seulement au critère du vrai (la doctrine), au critère du bien (la morale), mais aussi au critère du beau, qu'il soit un art de vivre.

Puisque nous parlons de style, il est important de se souvenir des trois styles d'écriture qu'emprunte le premier Testament et que réorchestre le Nouveau Testament : le style normatif de la loi qui fonde l'identité d'Israël ; le style prophétique qui intervient quand l'identité d'Israël est menacée par l'idolâtrie et l'exil, par la perversion de la loi en légalisme ; le style sapientiel par lequel le Livre s'ouvre à l'universalité.

La loi, la prophétie, la sagesse, une triple registration qui indique les trois modes d'expression de la foi qui interfèrent différemment selon les époques et qu'il est important d'articuler pour que la fidélité à la tradition fondatrice ne se transforme pas en traditionalisme aveugle, pour que la parole prophétique d'action et de militance ne cède pas à la paranoïa et ne décourage pas l'espérance qu'il annonce, pour que la sagesse à force de

réalisme et de relativisme ne sombre pas dans le désenchantement et le nihilisme .

Il est clair que nous vivons en une époque d'individualisme démocratique peu propice aux fidélités institutionnelles et au sentiment d'appartenance. Une époque qui a appris à se méfier des prophètes des temps nouveaux, une époque qui est en quête d'une « sagesse pour les modernes » pour reprendre le titre du livre de Comte-Sponville et de Ferry, sagesse philosophique, mystique, orientale, spiritualité laïque etc…

On peut voir dans cette quête insistante une invitation faite au christianisme à valoriser sa propre dimension sapientielle, non pas pour des raisons démagogiques et stratégiques, mais pour son propre renouvellement. Car la sagesse c'est ce qui lui permet de s'attester précisément comme art de vivre, et de vivre en sympathie et conversation avec la culture d'aujourd'hui et avec les autres sagesses. Pourquoi faudrait-il absolument que les chrétiens passent pour de vieux scrogneugneu, qui ne se manifestent que pour se lamenter ou pour dénoncer, en adoptant un ton apocalyptique et uniquement dans les situations de crise, n'ayant aucun secours à offrir pour l'ordinaire des jours. Le philosophe Kolakowski plaidait en ce sens pour un « christianisme gris » !

Voilà l'enjeu : l'incessante invention d'un style de parole qui dévoile la signature christique de son discours et donc témoigne des ressources de pensée et des promesses de vie de son Evangile, sans chercher à l'édulcorer, à le climatiser, à le décaféiner, à le modérer.

Pour autant, le discours de l'Eglise, la prédication de ses ministres et les interventions des chrétiens dans l'espace public ne

seront ja mais que des paroles imparfaites et fragiles qui, Dieu merci, ne pourront jamais prétendre maîtriser la finalité ultime de ce qu'elles annoncent. L'insolence chrétienne ne peut pas être l'insolence de ceux qui font les malins, mais celle-là même de l'Esprit dont on ne sait ni d'où il vient ni où il va et qui, disait Paul VI, continue de nous parler à travers l'incroyance de ce temps.

A condition d'écouter la parole du Christ qu'il nous remémore et à condition d'offrir à son inspiration les moyens de notre intelligence, de notre imagination et de notre générosité.

Robert Scholtus